

Faut-il repenser l'humanitaire ?

Dr Claude Valentin
Pédiatre & Philosophe

Article de Médecine & Enfance Juin 2009

**« Il est terrible le petit bruit de l'œuf dur cassé sur un comptoir d'étain. Il est terrible ce bruit quand il remue dans la mémoire de l'homme qui a faim » disait Jacques Prévert. Il est sans doute plus terrible encore le bruit de l'œuf quand c'est l'enfant qui a faim. Pays riches, pays pauvres, hégémonie économique oblige, vous êtes confondus quand on sait que toute famine est intentionnelle. Nord ou Sud, il n'est de faim dans le monde qui ne soit voulue. Phrase terrible. L'impérialisme a parlé : 80 pays touchés, 800 millions d'affamés. Ce sont encore les mêmes pays où prospèrent le plus les ONG. Situation intolérable. Pour tolérer l'intolérable : Un seul remède. Fermer la présente revue...
...ou penser l'humanitaire, autrement**

« La salle d'attente comprend deux milliards d'hommes », disait il y a quelques années, en encart, une communication d'une grande organisation non gouvernementale. Le temps a passé pour l'homme blanc, pas pour l'Africain ou le Sud-américain. L'Histoire de l'homme occidental est chargée de sang, il ne peut plus être un guide pour l'actualité. « Quittons cette Europe qui étouffe la quasi-totalité de l'humanité » dit Frantz Fanon dans les *Damnés de la terre*. « Elle agonise » martèle Sartre en préambule de cette même œuvre. Que faire ? Comment penser l'humanitaire, aujourd'hui ? La situation de crise actuelle ne fait que rigidifier les comportements et ignorer encore un peu plus les plus pauvres. Face à la souffrance d'ici ou d'ailleurs, un seul impératif s'impose: agir. C'est le choix qu'a fait le médecin engagé dans l'humanitaire. Avec ses forces et ses faiblesses, ses lumières et ses ombres.

Les forces, les lumières

Le médecin, même si son exercice n'est assorti d'aucun engagement social particulier, est à l'acmé des sondages des professions estimées. Il y a certes des contestations tenant pour une bonne part aux déçus de la médecine : échec thérapeutique, carence d'écoute et honoraires démesurés condensent les mécontentements et rassemblent les mécontents, les deux restant d'audience marginale, en dépit des scandales, transmis par une certaine presse, qui finalement altèrent plus l'image de certains médecins que de la médecine. Au final, le bon sens sait différencier l'ivraie du bon grain. Sans doute faut-il classer le médecin engagé dans l'humanitaire dans le second groupe : il reste, en dépit des scandales, l'emblème d'une profession reconnue, si l'on en croit les sondages publiés chaque année.

Les causes de cette bienveillance sont multiples. Désintérêt, détachement d'un carriérisme rampant, à moins que, plus profondément, ce ne soit une volonté de rupture avec la dialectique maître esclave, un désir de réconciliation avec autrui, une reconnaissance d'entraide, une quête de sens, un esprit de repentance,? La tendance aujourd'hui est plutôt de penser que la présente génération n'est ni responsable, ni coupable, mais simplement porteuse d'un passé. Toute la question sera celle du « vivre avec » sans reproduire. « Il ne s'agit pas de rembourser cette dette de vie mais de participer à ce qu'il faut de collectif pour affirmer que l'on est au même titre que d'autres, reconnus participants à cette dette. »

Les faiblesses, les ombres

Les détournements idéologiques, les malversations budgétaires en tout genre et leurs utilisations médiatiques et politiques ont altéré l'image impeccable des *french doctors*.

Il n'en fallait sans doute guère plus pour menacer le bon sens qui faisait figure de référence. La séparation de l'ivraie et du bon grain qui apparaissait si évidente semble devoir être remise en cause. Si la générosité demeure une valeur cardinale, c'est la communication qui est mise en cause. Pourtant l'information n'a jamais été aussi prolige. Paradoxalement, saisir l'information juste est devenu un exercice hautement périlleux. Le poncif énonce couramment que trop d'informations tue l'information ; plus profondément, c'est l'information fallacieuse qui annihile l'information. Chaque journaliste pense être un Zola en puissance. Le « j'accuse » se porte bien au pays de Voltaire. L'accusation erronée détruit les meilleures intentions. On ne perçoit plus l'élan généreux en faveur de l'indigent, du plus petit, du sans grade Une

presse à cours de sensation s'est mariée avec une pseudo éthique, le scandale répété altère le jugement et même le bon sens; le pauvre en fera un peu plus les frais. La critique est un art et un art difficile et les artistes appelés en cette discipline sont peu nombreux. Le meilleur journaliste n'est pas celui qui publiera l'information en premier ou en aura l'exclusivité mais celui qui en aura mesuré la nature, le contenu et le respect qu'elle implique.

Jadis, la politique était le domaine de l'excellence. Le mariage avec l'humanitaire devait hausser l'un et l'autre. Diriger les hommes pour un meilleur destin, protéger le plus petit; la cause semblait entendue; l'éthique ne manquerait pas d'y trouver son compte. Pourtant les faits viennent contredire cette perspective. La représentation du politique a changé, n'en déplaise à Aristote, au point de susciter le doute sur son objet, quand ce n'est pas le discrédit. Scandale, abus de pouvoir, absolutisme, totalitarisme, dictature, tyrannie, hégémonie ont maille à partir avec le politique et effacent les mots de fraternité, démocratie, égalité, liberté. L'humanitaire associé au politique, la rime ne fonctionne pas. Elle compromet irrémédiablement l'image de l'humanitaire.

La question de l'humanitaire n'est pas celle de sa représentation qui visiblement satisfait les règles éthiques communes, elle est celle de sa voix jugée trop timorée. Faute d'avoir su prendre la parole au nom de l'humain qui est pourtant son habitus, l'humanitaire a laissé sa place à d'autres disciplines telles le droit et l'économie qui dirigent le monde. L'humanitaire, disons le clairement, est à la solde de l'impérialisme gouvernant le monde en maître, sans conteste. Non pas qu'il le finance directement, et encore, il le conditionne et s'en sert de parure pour faire oublier les pires exactions.

De l'autre côté du pays

Ne tergiversons pas, il y a deux manières pour faire taire la douleur de l'enfant qui a faim.

La révolution rouge, couleur de sang en dehors de tout symbole, avec l'ambition que l'histoire absoudra les opprimés d'hier devenus dictateurs d'aujourd'hui. *Che l'Argentin* ou *Ernest*, de Steven Soderbergh, en témoigne. La postérité sera au rendez-vous. Plus celle du dictateur aux allures d'éternel adolescent, que celle du cinéaste, même si le nombre d'entrées offre des chiffres records.

Et puis, il y a la manière lisse. C'est celle qu'a choisi de présenter Catherine Hebert dans son dernier documentaire *De l'autre côté du pays*.

Lisse, pour le spectateur qui découvre une guerre méconnue qui fait rage depuis vingt ans, sans montrer une seule goutte d'hémoglobine ou un cadavre. L'essentiel est ailleurs. L'histoire de l'Ouganda est l'histoire du tiers-monde. Plus encore, elle est emblématique. L'essentiel est dans le témoignage virulent et poétique qui donne la parole aux gens de ce pays déchiré en deux par le Nil mais aussi par une guerre qui dévaste le nord du pays. Un témoignage sur l'enfant d'ailleurs qui dénote avec l'imagerie spectaculaire dont CNN en offre le meilleur versu.

L'émotion n'exclut nullement une fine analyse sociologique. Comment expliquer que le gouvernement ougandais qui dispose d'un budget militaire quarante fois supérieur à celui des rebelles n'ait jamais réussi à les anéantir définitivement ? S'interroge l'évêque Kami. A l'évidence, les rebelles servent la cause du gouvernement ougandais. Triplement. Politiquement tout d'abord. A partir de 1996, 80% de la population du Nord est déplacée des régions agricoles - où elle vivait correctement - pour des camps où les habitants ne doivent leur survie que grâce à l'aide alimentaire internationale. La présence de rebelles justifie ces camps plus facilement contrôlables par l'armée officielle. À sa tête, règne un président qui évoque la menace des rebelles pour se faire réélire. À cette fin, en 2005, il modifie la constitution. Le 23 février 2006, il est de nouveau porté au pouvoir, faisant de la présidence une élection pérenne. Militairement ensuite : lors des attaques de l'armée ougandaise, les rebelles se réfugient au Nord du Congo, occasion rêvée pour l'armée ougandaise les poursuivant de mettre la main sur les mines d'or congolaises voisines. L'or est revendu aux... U.S.A. Économiquement enfin. Comment se fait-il que l'Ouganda qui ne possède aucune mine d'or ait réussi à vendre plusieurs milliers de tonnes du précieux métal jaune, chaque année, à l'Occident ? Tout le monde y trouve son intérêt. Rien d'étonnant alors que le budget de l'Ouganda provienne majoritairement de l'Occident qui peut armer rebelles et armées officielles. Le budget destiné à la défense de l'Ouganda est passé de 42 millions de dollars en 1992 à 190 millions de dollars en 2008. On soutient tyrans et rebelles, on récupère l'or du tiers monde, on vend les canons.

Les enfants sont la proie préférée des rebelles. Ils sont « enlevés et forcés de transporter le butin des rebelles ». C'est pour les éviter que Caroline, une jeune fille comme tant d'autres, marche chaque jour des dizaines de kilomètres pour les fuir et se mettre à l'abri le soir venu. Il y a aussi, Charlotte, une petite fille qui a été enlevée, que tout le monde croyait

morte, et qui est revenue auprès de sa mère après huit années de captivité avec deux enfants nés à l'occasion de viol perpétrés par les rebelles.

L'enfant violé, humilié, torturé... Sans doute, pour s'excuser de tant d'ignominies produites sans répit, l'Occident offre des structures médicales humanitaires qui arrivent comme signe ultime d'une volonté de réparation. Au risque de sa vie, le médecin humanitaire qui veut changer le monde est à la fois naïf, candide, ingénu, manipulé, exploité, faute de connaissance politique et économique.

Changer le monde, c'est dénoncer et résister. Dénoncer le pouvoir des politiques douteux et tricheurs, dénoncer et soigner un monde qui a généré des tierces nations qui veulent s'inscrire dans l'Histoire. Résister, c'est user de l'aura reconnue pour prendre la parole. Ce sera l'honneur des media de faire entendre la voix de l'humanitaire. Écrire parce que nous croyons « à la force militante des mots », comme nous l'a appris Luis Sepulveda. Écrire ou s'engager dans une réflexion purement intellectuelle ne contredit pas les engagements sur le terrain mais les éclaire, les fonde, limite leur instrumentalisation et les rend plus efficaces. Écrire par amour des mots, par amour des hommes, par obsession de la liberté. Écrire parce que nous avons de la mémoire et que nous croyons à un monde meilleur par les lettres. Écrire pour les personnes soignées, les malades d'ailleurs et d'ici, les délinquants, les marginaux car leurs pouls rythment la soif de connaissance de celui qui étudie et qui porte de cette manière un intérêt à l'autre.

Issu d'une culture plus riche de compétences de que cœur, l'humanitaire a pansé le monde autrement, maintenant il doit le penser autrement.